

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Une amitié spirituelle : les Davidées

Ce que voyant, les pharisiens dirent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Entendant cela, leur dit : « Ce sont point les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. » (Mt., ix, 11-12)

Le 7 juin dernier, un rapporteur de la Ligue de l'enseignement, M. Marceau Pivert, lisait au congrès de l'association, sur l'œuvre des *Davidées*, un volumineux rapport qui fit quelque bruit, et qui eut assez de portée pour émouvoir la presse parisienne la plus grave. Ce rapport, répandu par les soins de la Ligue, est une somme des erreurs et des injustices qui se propagent, s'écrivent, depuis quelques années, sur le groupement. Pour ceux qui ne vont pas les éprouver au contact de ses membres ou à la lecture de son bulletin, nous avons cru que l'heure était choisie de dire brièvement la vérité sur ce groupe, son histoire, son attitude envers le problème scolaire, sa spiritualité et jusqu'aux faiblesses qui en font une figure humaine.

I

Le nom de *Davidée* (1) est devenu, à l'usage, un terme de combat et, comme tel, un vague synonyme de

(1) Cf. Notice historique sur les bulletins Aux Davidées; Notre Tracts.

membre catholique de l'enseignement public. Quelquefois même, par une dernière torture, on en fait un nom masculin et par une dernière imprécision on l'amène à désigner tout universitaire simplement « spiritualiste ». En fait, il est le patronyme d'un groupement d'institutrices de constitution assez récente, qui ne recouvre même pas l'ensemble des institutrices catholiques organisées.

Il est né de l'amitié de quelques jeunes filles isolées dans la haute montagne, sans préméditation, sans aucune de ces conditions que souvent nous croyons nécessaires à l'origine des œuvres importantes : ni la célébrité, ni les relations, ni le rayonnement des capitales.

Elles étaient plusieurs institutrices dans certains des villages les plus reculés des Basses-Alpes, à 1600 et 1800 mètres de haut. Elles se réunissaient quand la neige le permettait; on passait ensemble les jours de congé, parfois les nuits. Les unes étaient plus croyantes que les autres, mais l'amitié naissait de la vie, des besoins, des préoccupations communes, et les échanges se poursuivaient dans la correspondance.

C'était la guerre. Elle coïncida, pour ces quelques jeunes filles, loin des tumultes, avec une période de réflexion et de travail intérieur. On raconte parfois, en simplifiant à l'excès les choses, qu'ayant « perdu la foi » elles la retrouvèrent en lisant *Davidée Birot* de René Bazin. Mais que veut dire une aussi massive expression : perdre la foi ? Cette formule sommaire recouvre des itinéraires spirituels complexes. Ce que la plupart d'entre elles avaient perdu, à l'École Normale, c'était surtout la continuité de la vie religieuse ou simplement de la vie intérieure. Sous l'objection, l'oubli et la négligence, elles avaient cédé à une vie ralentie, tantôt indifférence satisfaite, tantôt foi confuse, inopérante et lasse. Elles n'avaient pas tout perdu : sorties de la même École, elles gardaient une génération affectueuse à leur directrice, non pratiquante ailleurs, qui leur avait laissé quelques directions sûres : être loyal, conformer sa vie à ses principes, se former un

jugement indépendant, une morale désintéressée. Elles en retenaient un désir appliqué de vérité et de sincérité, vertu un peu austère pour de jeunes âmes sans le secours de la vie intérieure, mais que soutenait, à la veille de leur première classe, l'enthousiasme du métier nouveau.

Arrivées dans leurs postes, elles vécurent la déprimante et inévitable aventure que nous voyons encore, de temps à autre, racontée dans le bulletin : postes déshérités, têtes rebelles, solitude, décevant effritement des occupations qui ne s'insèrent pas dans une œuvre. Se replient-elles sur les principes qu'elles ont emportés de l'École Normale, elles s'étonnent de ne pas pouvoir en nourrir leur vie. Se recueillent-elles sur leur jeunesse, elles entendent encore le chant lointain de la foi, mais elles ont laissé la distance se creuser entre leur formation scientifique et leur formation religieuse, et l'intelligence est là, maintenant, avec ses exigences qu'on ne dupe pas.

C'est alors que *Davidée Birot* fut prêté à l'une d'entre elles. Sur ce point encore, on ne diminuera pas la légende en la ramenant à la vraisemblance et à la vérité. Un livre, bien qu'il puisse être l'instrument violent d'une irruption de la grâce, ne convertit pas une âme non préparée. Ce que trouvèrent ces lectrices, dans l'ouvrage de Bazin, ce fut au premier contact un peu de leur histoire, de leurs besoins, de leur problème. Ce fut surtout l'exemple d'une conscience délicate et d'une âme dévouée soutenue par le même amour du métier et le même désir de loyauté : « Une femme inconnue mais capable de bien. » Elles n'y apportèrent pas une exaltation fiévreuse, mais un étonnement qui était déjà une réflexion. Elles passèrent de longues heures, confessaient-elles (1), à lire et relire l'ouvrage avant d'être non pas même convaincues, mais simplement portées à admettre la précarité, malgré ses noblesses, d'une morale purement humaine.

Une « mystique » cependant, au plus beau sens du mot, leur était née, cristallisant autour de cette rencon-

tre. Le travail restait à faire. Elles s'y mirent avec entraînement, il ne s'agissait que d'avoir reçu l'impulsion. Elles tâtonnèrent quelque temps entre des conseillers timides que leur reprochaient une « curiosité malsaine » et des bonnes volontés pieuses qui ne leur apportaient que de fades littératures. Elles fouillèrent un peu partout, les bibliothèques pédagogiques et celles de leurs amis. Bientôt l'idée leur vint de réunir leurs efforts en échangeant entre elles des lettres circulantes sous le signe de leur récente lecture : *Aux Davidées*, marquant ainsi (car *Davidée Birot* ne fait pas, dans l'ouvrage, acte de conversion) que leur intention se portait vers toutes les âmes inquiètes de Dieu, fussent-elles encore loin du seuil. « Pour se dire bonjour », écrivait l'une d'elles. Simple liaison entre quelques amies qui ne songeaient nullement à une diffusion plus large, pas même au jour prochain où le jeu des nominations administratives, en les dispersant, allait répandre du même coup la semence. Peu à peu, de proche en proche, d'autres amies s'agrégeaient au noyau. Une retraite souda leur union, et en décembre 1916, après des hésitations, la petite feuille mensuelle, jusqu'alors manuscrite, devint un bulletin de cinq pages imprimées.

Une œuvre, comme un homme, porte un rayon d'enfance dans le premier secret de sa vie privée. Bienheureuse période des espoirs et des enfantements ! Du premier jour de la vie publique il lui faut accepter l'opposition, la polémique et les résistances. Elles ne furent pas épargnées au bulletin naissant. Plusieurs ouvrières de la première heure, au même temps, entrèrent en religion ou furent emportées, coup sur coup, par la mort. La lassitude aurait menacé si les plus hauts encouragements n'étaient arrivés aux initiatrices, leur donnant confiance dans l'œuvre à accomplir sinon dans l'œuvre faite, et la conviction qu'elle était dans la ligne de Dieu.

En 1921 le nombre des abonnés s'éleva assez soudainement. Depuis, tout en s'étendant sans arrêt à la périphé-

(1) Notice historique.

rie, le groupe travaille surtout à la conquête de lui-même car on y professe que l'œuvre de conversion est plus exigeante pour le chrétien que pour tout autre.

II

Encourager les catholiques de l'enseignement public fut à son heure un scandale pour les catholiques eux-mêmes. Le temps n'est plus, nous dit-on, de ces vues étroites. Il n'en reste pas moins au cœur de chaque institutrice catholique un cas de conscience pénible. Les Davidées l'ont résolu avec une sincérité scrupuleuse (1) et la récente intervention de M. Marceau Pivert leur a donné l'occasion de préciser leurs vues (2).

Voici l'objection telle qu'elle est parfois formulée : « Comme institutrice laïque vous vous êtes engagés envers l'État à ne pas intervenir dans la formation religieuse de vos élèves. Catholique, vous en êtes incapable. Si vous restez, vous violez sournoisement le contrat, ou vous déchirez votre conscience religieuse. Il faut donc choisir entre l'État et l'Église. »

Une des articles que nous rappelons discerne dans ce raisonnement sommaire un certain nombre d'erreurs ou de confusions. Nous allons les grouper :

1° *Une ambiguïté sur le concept d'État.* Il y a une orthodoxie d'État en matière d'enseignement : la loi, les programmes. Or ceux-ci sont neutres, non pas athées. Seuls des discours, conférences, circulaires, lettres, directions, émanés de tous les degrés de la hiérarchie, tendent parfois, — trop souvent, — à propager un athéisme officieux, en contradiction ouverte avec la notion officielle de neutralité. Mais aucun *pie creditur* ne leur est attaché.

(1) *Un cas de conscience*, tract.

(2) *Éclaircissements sur les Davidées*, bulletin de juillet 1930. — *Nouveaux éclaircissements*, octobre 1930. — *Un autre son de cloche*, déc. 1930.

de fait l'instituteur, s'il est irréprochable, n'en souffre pas de la part de ses supérieurs immédiats. Au reste, il garde toujours la ressource d'en appeler des interprètes à la loi.

2° *Une confusion du rationnel et du confessionnel*, suscitée par des esprits intéressés ou faux et déplorablement encouragée par certains catholiques mal instruits. Ne cessons pas de nous convaincre, non parce que c'est facile, mais parce que c'est vrai, que Dieu n'est pas catholique, en tant que cause explicative du monde et fondement de la morale, qu'il est objet de raison avant d'être objet de foi : principe élémentaire où s'accorde d'ailleurs avec les canons du Concile du Vatican. Ce qu'on enseigne officiellement dans les programmes de l'enseignement secondaire et supérieur deviendrait-il différent en passant aux programmes de l'enseignement primaire ? Si l'on objecte que Dieu est trop discuté pour être offert à des intelligences en formation, nous demandons pourquoi on continue d'enseigner comme un Dieu même, aux mêmes enfants, la loi de Mariotte et la géométrie d'Euclide qui font un peu l'effet, dans la science moderne, de survivances sociologiques ; ou bien la religion totémique, morte-née ? On sait d'ailleurs combien faussées point les instructions de Jules Ferry, fondateur de l'école laïque, ont été déformées par certains héritiers de sa pensée.

3° *Une erreur juridique sur les fonctions de l'État.* L'enseignement n'est pas une fonction d'État comme la justice ou la juridiction : sinon l'État ne tolérerait pas une école libre à côté de son école. S'il a le droit d'entrer sur le marché de l'intelligence avec ses moyens puissants de concurrence et d'exercer un contrôle, par les examens et les titres, sur la valeur technique des hommes dont on s'apprête à lui faire des citoyens, il n'a pas compétence pour posséder une métaphysique à lui, parce qu'il n'existe pas en tant que conscience individuelle ; il peut encore moins prétendre à en imposer une, si l'on y sait encore.

ce que c'est que la vie de l'esprit, et la libre adhésion d'une âme à une idée.

*
**

Neutre signifie qui n'est ni l'un ni l'autre, ni confessionnel, ni anti-confessionnel. Ce serait une question de savoir dans quel sens la neutralité est le plus souvent violée. Qu'il nous suffise d'établir que si par neutralité l'on entend loyalement cette indifférence confessionnelle dans les limites de l'école, et non pas un effort persévérant pour taire par tous les moyens, jusqu'à la torture des textes classiques, non seulement le nom de Dieu, mais toutes les pensées qui pourraient avoir quelque chance d'y conduire, une institutrice peut être Davidée sans violer la neutralité scolaire.

Il faut, pour affirmer le contraire, vouloir ignorer les déclarations répétées : « Nos chefs savent que nous voulons être les plus respectueuses des règlements scolaires, que notre loyauté et notre charité de catholiques nous interdisent de froisser une conscience d'enfant, donc de violer la neutralité. » Hors de la classe même, où pourtant nul n'a droit de regard, la discrétion dans leur vie religieuse leur est recommandée comme une vertu professionnelle. Chrétiennes, certes, elles n'acceptent la neutralité que comme un pis-aller, non qu'elles aspirent, comme on le fait croire à des esprits simples, vers une sauvegarde mobilisation des consciences, mais parce qu'elles ne peuvent pas ne pas avoir le regret de ce que serait le libre royaume de Dieu dans les cœurs. Mais elles l'acceptent loyalement. S'il y a une difficulté à contenir un cœur ardent, et à respecter les éducations diverses qu'apportent en classe les enfants de familles différentes, la difficulté, qu'on ne l'oublie pas, se pose à tous les maîtres catholiques ou non, et la sensibilisation de l'âme par les habitudes chrétiennes de vie intérieure n'est pas pour atténuer la délicatesse qu'apporte à ce scrupule toute conscience droite.

La conduite des ces jeunes filles s'accorde d'ailleurs à leurs déclarations. Le *Temps* écrivait très justement, à propos du rapport Pivert : « Les jeunes filles sont entrées aux écoles normales régulièrement, en sont sorties régulièrement, ont été appelées régulièrement à des postes d'école primaire... De deux choses l'une : ou elles transportent l'Eglise militante dans leur classe, et il y a un personnel de contrôle pour les rappeler à l'ordre; ou elles conservent à leur enseignement le caractère de neutralité prescrit par la loi, et personne n'a rien à voir dans leurs croyances. On bien encore, pour ne rien omettre d'essentiel, elles se livrent, au dehors, à des manifestations compromettantes pour l'école, et il y a des autorités pour les frapper; ou, au contraire, elles respectent, jusque dans leur comportement extérieur, les légitimes exigences des familles, et nul, non pas même les politiques de sous-préfectures n'y ont rien à redire (1). » Or c'est un fait : devant l'alternative, pas une seule fois une charge n'a pu être relevée ou une sanction prise contre une Davidée, sans pour cela que l'Eglise ait eu à leur reprocher d'être de tièdes enfants. Comme le précise un récent bulletin : « En disant nous, nous ne parlons bien évidemment que de celles que nous connaissons, qui viennent à nos réunions, qui s'inspirent de notre esprit : nous ne sommes pas responsables de tous les actes, paroles et comportements de toutes les institutrices françaises qui vont à la messe (2). » Et pour tout dire, nous savons que cet esprit implique une vigoureuse opposition à certain dénigrement de l'école laïque si manifestement polémique et inintelligent que le clergé a dû intervenir contre lui à plusieurs reprises.

*
**

Cette loyauté satisfaite, le scrupule va rebondir au cœur de notre jeune institutrice. Si, en restant à l'école,

(1) *Le Temps*, 10 avril 1930.

(2) *Nouveaux éclaircissements*, p. 7.

elle ne se rend coupable ni de déloyauté à l'égard de l'État ni d'infidélité à l'égard de l'Eglise, ne mutile-t-elle pas volontairement son rayonnement de chrétienne? S'il n'est pas mal de rester, ne serait-il pas mieux de partir?

Nous nous garderons d'imposer une réponse d'ensemble. Il y a des cas, sans doute, où la solution est délicate : encore faut-il se méfier toujours, quand on occupe un poste de service, d'une certaine tentation vers les voies plus faciles et consolantes. A la majorité on ne peut qu'indiquer le programme de saint Paul : « Je me suis fait tout à tous, afin de gagner le plus grand nombre. » C'est déjà beaucoup de tenir une place où la neutralité pourrait être violée dans le sens que l'on tait à l'ordinaire. Mais être là, si l'on songe au mystère de la présence, c'est plus encore : « On agit plus par ce que l'on est que par ce que l'on fait et rien ni personne ne peut empêcher le rayonnement d'une âme », rappelle un de leurs tracts les plus médités, et il ajoute : « Une Davidée sait qu'en elle toute laideur, comme toute beauté se répercute en d'autres âmes; elle fait en sorte de donner à ceux qu'elle nourrit tout ce qu'il y a de meilleur. L'atmosphère de dévouement, d'humilité, de dignité, de paix qu'elle crée, oriente ses enfants vers Dieu (1). » Ici nul parjure, mais non plus nulle restriction : on n'empêche pas le silence de parler, la présence de créer, l'exemple de séduire. C'est ce qu'a bien compris M. Marceau Pivert quand il propose, à la fin de son rapport, que nul ne soit admis aux examens de l'enseignement public s'il est convaincu par son dossier d'avoir reçu une « formation cléricale » ou même indifférente au laïcisme combattant. Mais jusqu'à ce que notre pays soit conquis à ces méthodes d'étrangement (2), que M. Pivert se rassure : ce rayonnement dépasse les choses de ce monde. De ces institutrices qui veulent être modèles sous le regard de

(1) *Ideal de vie*, tract.

(2) Il est juste de noter qu'elles eurent la désapprobation discrète, mais ferme, des officiels présents au Congrès.

Dieu et conduire en elles l'humanité vers ses plus hauts sommets, ni l'État ni la République n'auront jamais rien à craindre. Puissent-ils trouver toujours d'aussi scrupuleux serveurs.

III

De cette attitude du groupe au dehors, il faut nous tourner maintenant vers sa constitution intérieure. Elle a suscité bien des curiosités aventureuses. Parce qu'elle est discrète, on l'a crue secrète. Revenant sur son passé et regrettant les années perdues, une correspondante évoque dans un bulletin l'époque où « appelée », elle n'était pas encore « élue ». Il n'en faut pas plus à M. Pivert, qui n'a pas l'Évangile toujours très présent à la pensée, pour parler de société occulte, de cérémonies d'initiation (ô information sociologique!) et de publication réservée. Le récent bulletin (1) le rappelle à plus de pondération que l'écrit.

Tout est bien plus simple. « Notre groupe, me disait une de ses dirigeantes, est une maison de verre. » Il suffit à chacun, pour s'en convaincre, d'entrer dans sa familiarité. Faute de l'irremplaçable contact des personnes, le bulletin le représente si bien et de manière si instantane que nous ne ferons appel, pour appuyer la richesse de nos souvenirs personnels, qu'à la collection de la dernière année.

*
*
*

Si l'on fallait en caractériser les voies par deux mots, nous dirions qu'il est une intelligence et une amitié.

Il faut insister sur l'intelligence. Du mot *Davidée* on a fait trop souvent le synonyme de je ne sais quel mysti-

cisme énervé et surabondant qui serait une compensation morbide pour des âmes déçues. On reconnaît une exégèse commune de la conversion religieuse, singulièrement ignorante des effets et des exigences de la grâce. Souvent il est vrai, chez une jeune fille, une crise intérieure se traduit au premier temps par un affolement de la sensibilité. Mais lisons ces confessions que publie de temps en temps le bulletin : nous y voyons comment l'influence de l'œuvre a été précisément d'apprendre à ces âmes troublées la mesure du Maître intérieur. Le calme établi, leur enseigne à ne pas plus abuser de la quiétude que de délire, à ne pas confondre rêverie et méditation, à résister au bien-être spirituel, « qui rend tout facile, mais n'est pas une marque d'amour comparable à la fidélité gardée au devoir malgré l'absence de goût intérieur (1). »

Les esprits avisés, d'ailleurs, qui s'occupent du sort de ces jeunes filles, savent qu'il n'est pas bon de jeter le cœur de vingt ans dans des voies où il n'est pas capable, sauf exception, de discerner ce qui vient de l'homme et ce qui vient de Dieu. Ils s'attachent au contraire à leur donner avant toute chose une solide formation de culture sur les trois plans professionnel, intellectuel et religieux. Tout leur programme tient en deux phrases : « Mettre à remplir nos devoirs d'institutrices. Mieux connaître notre religion. »

La perfection dans le devoir d'état leur apparaît comme le commandement primordial. Certes « la piété est utile à tout », mais saint Paul n'entendait pas qu'elle suffise à tout, et la prière qui rongerait sur la préparation de la classe, écrivent ses jeunes disciples dans leur bulletin, est, au sens le plus grave, du temps perdu. La piété ne contribue grandement à l'amour du métier, elle ne donne pas une technique. *L'Idéal de vie* est très pressé

(1) *Mortification*, décembre 1929.

(2) *Le devoir d'état*, décembre 1929. — *Un apologue à méditer*, janvier 1930.

sur ce point : « Ce travail de redressement, cette fidélité à l'intelligence et à la vérité doit se manifester aussi dans le domaine pédagogique par le perfectionnement des méthodes. Étant respectueuse de l'autorité légitime qui est d'origine divine, la Davidée utilise consciencieusement les conseils de ses chefs dans le domaine professionnel. Tout manque de méthode ou de zèle, toute négligence à l'égard du travail, de la discipline scolaire, même en ce qui concerne des détails que personne ne saurait découvrir sont considérés comme des fautes par la Davidée qui agit pour Dieu et sous le regard divin. » L'inquisition de Dieu poursuit la vigilance plus loin que celle de l'État qui n'a qu'à se flatter de cet inspecteur bénévoles. Bien souvent, de fait, les inspecteurs de la terre ont dû reconnaître ouvertement que les Davidées de leur ressort étaient de leurs meilleures institutrices. Toutes au moins aspirent à l'être, et elles ont pour les porter la plus profonde mystique de la vocation : le sentiment que la place d'un homme est une commande de Dieu, que la tâche prochaine est pour chacun la Bonne Nouvelle qu'il doit accueillir, que toute évasion est une lâcheté quand il n'est pas une duperie, que chaque minute sainte une minute de vie surnaturelle, et que le plus humble amour de Dieu est celui qui consent aux choses quotidiennes.

À côté du souci professionnel une Davidée a le souci constant de sa culture. Nous ne disons même pas de sa culture religieuse, car si la préoccupation de se faire une culture intelligente est pour chacune le point de départ et le point d'arrivée, on est assuré chez elles que toute culture de l'intelligence, dans la mesure où elle se greffe sur une culture intérieure (1), possède une valeur religieuse. On n'appréhendera cette disposition à sa valeur que si l'on sait combien il y a à faire pour réveiller le sens de la culture,

Voir l'article très actuel du n° de déc. 1930 : *La culture et la vie intérieure*.

chez de jeunes normaliennes, dans le désarroi qui suit les années de surmenage scolaire. Quand on le lui a rendu trop longtemps ennuyeux, une âme féminine est plus facilement rebutée que toute autre par l'effort intellectuel. Il faut lui rappeler que l'homme est fait pour connaître Dieu, aussi bien que pour l'aimer et pour le servir, et lui représenter par delà l'effort cette « sérénité contemplative » (1) que donne à l'esprit la maturité intellectuelle.

Il n'y a donc pas de coupure, pour ces jeunes filles, entre la culture et la foi. Non que leur foi incline dehors le libre exercice de leur intelligence, mais parce que leur intelligence n'est reprise par leur foi qu'à son plein développement.

Les trois organes de ce travail sont le bulletin, les journées d'étude et la bibliothèque circulante.

Insistons sur le bulletin, qui est le plus important des trois, car il assure la continuité de la tradition et la nourriture de l'année. Toute personne peut le recevoir sans aucun autre engagement (2). Sa matière est diverse, bien équilibrée, solide. Elle se répartit en trois masses.

Des articles de culture générale reprennent plus qu'ils ne prolongent les études de l'École Normale; on voit souvent le souci d'ouvrir des fenêtres sur de nouveaux paysages, ou de révéler, par des méthodes plus souples, les paysages que l'on croit connaître. Des textes sont analysés dans cet esprit. Une *Lettre philosophique*, à chaque numéro, essaye sur les sujets les plus divers d'exercer la précision de l'intelligence en éveillant l'amour des idées et le goût d'éprouver son jugement dans toutes les circonstances de la vie. Une large place est faite aux questions sociales et à l'histoire de notre temps. Certains

(1) *Ideal de vie.*

(2) Le prix de l'abonnement est de 16 fr. S'adresser à Mlle St. institutrice, St-Pons par Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes). C. c. 85 Marseille.

de ces études, poursuivies sur de longues durées, — telle une enquête menée depuis deux ans sur les origines de l'irréligion moderne, — représentent d'importantes entreprises. On ne saurait trop marquer la qualité où elles atteignent, tout en gardant la simplicité d'exposition qui les rendent assimilables au plus grand nombre.

Des articles de culture religieuse complètent cette information générale. Quelques-uns initient à des problèmes d'ensemble, comme telle étude récente sur l'histoire des religions. D'autres sont des directions régulières pour l'étude fragmentaire des Écritures.

Enfin des articles de spiritualité et de vie intérieure assurent la meilleure part, toujours dans le même esprit direct et sensé. Une *Méditation* où la foi vive se nourrit d'une psychologie concrète, un *Examen particulier* qui nous révèle sans doute le plus intime de l'œuvre en sont à chaque bulletin la charnière.

Les dernières pages de la Revue n'appartiennent à aucune catégorie. Elles sont comme un éparpillement d'enfants dans un pré. J'imagine que beaucoup d'abonnées commencent par elles leur lecture, pour y retrouver leur vie, leurs amitiés et leurs confidences sous la plume de celles qui ont osé. C'est ici que les jeunes font leurs premières armes, quand elles ont appris à construire un article, à se corriger, à se laisser corriger.

On ne prétend pas que tout soit parfait dans le résultat : « Telle expression, avoue une collaboratrice (1), aurait mérité d'être plus nuancée, telle lettre publiée naguère révèle un enthousiasme trop juvénile. Mais l'impression d'ensemble faite sur auteur non prévenu est-elle celle que M. Pivert donne à ses auditeurs? Notre bulletin ne contient-il pas des articles raisonnables, des études documentées et calmes, des exhortations au travail, à la loyauté, à la bonté, à la charité? M. Albert Bayet a pu écrire qu'il le trouvait d'une « allure modérée », et M. Albert Bayet n'est pas de nos amis. » Si l'on veut encore un témoignage non suspect, recueillons cet

(1) *Nouveaux Éclaircissements*, oct. 1930.

hommage, égaré dans un violent pamphlet, du *Bulletin des groupements féministes de l'enseignement laïque* : « Rendons à César ce qui appartient à César : ce bulletin mensuel est copieux, bien distribué, intéressant. Il contient une matière abondante... Il est vivant et attachant, on comprend, en le suivant, quel lien puissant il est entre ses abonnés... Le ton en est élevé, l'atmosphère sereine, trop même... » Les quelques imperfections qu'on a pu relever, surtout à ses débuts, sont des défauts de jeunesse. Toute revue qui s'astreint à faire une place aux jeunes et à leur laisser quelques pages comme libre champ d'exercice doit leur permettre des écarts et des cris qui sont la rançon de la vie. Une œuvre chrétienne enfin qui, sur la voie de la sainteté, poursuit bien plus sévèrement l'ennemi intérieur que l'ennemi extérieur, doit être jugée sur les résultats de sa maturité : plus grande est la distance qui la sépare de sa jeunesse, plus nombreuses les imperfections vaincues, plus méritoire est son effort.

Une revue semble par nature destinée à l'éphémère. On a cherché bien des moyens, tous du côté de l'édition, pour donner à ces organismes caducs un peu de la durée du livre. Qui a jamais pensé qu'on puisse les trouver dans une réforme du lecteur ? Il n'est pas très douteux qu'aucune revue n'est mieux lue ni mieux utilisée que le bulletin dont nous nous occupons. Attendu avec ardeur, il est la matière, pendant tout un mois, du travail assidu de quelques milliers d'institutrices. Les articles y sont précisément orientés de manière à ne pas se boucler sur eux-mêmes, mais à donner des méthodes, à préparer les voies au travail qui spontanément les prolongera, à le faire désirer. Denses à dessein, accompagnés de conseils bibliographiques, ils sont des guides plutôt qu'un enseignement. Ce travail n'est pas solitaire. De moins jeunes apprennent à de plus jeunes comment lire un article, en saisir la structure, en épuiser le détail, en écouter les suggestions. Des lettres s'échangent, des conversations s'amorcent. Enfin le dernier ricochet d'une

grande importante n'est pas atteint avec le dernier jour du mois : un tirage à part en est gardé, qui sera là pour satisfaire dans l'avenir, sous forme de tract, à des appels pressants.

L'action du bulletin et son esprit trouvent une expression condensée dans les journées d'études religieuses qui, pendant les vacances, se soudent aux retraites annuelles. Plusieurs groupements universitaires, à notre connaissance et parmi eux de non confessionnels, ont organisé, même sur des matières profanes, des journées semblables. La formule s'est donc montrée pleinement heureuse. Les choses dont nous nous occupons sont imprégnées de l'esprit du groupe. Transformés par la chimie subtile des échanges, les conférenciers n'y restent pas des différenciers. Ces visages qui semblent se rendre à une fête, ces regards où l'on sent passer toutes les formes humaines de l'intelligence : l'intelligence de l'innocence, l'intelligence de la bonté, l'intelligence de la souffrance, l'intelligence de l'inquiétude et celle de la joie, cette attention suspendue comme la dévotion qu'imprime une longue attente, appellent autre chose : non pas des formes mais une matière pour cette avidité de compréhension et en un autre sens non pas une matière, mais une formation, des méthodes de travail illustrées sur l'application immédiate. Aussi nul système ne régleme le programme de ces réunions ; il y en a qui sont de beaux exercices, d'autres où la camaraderie a décidé d'une aimable fantaisie.

Nous devons signaler enfin que les Davidées, si forte est l'amitié qui les unisse, ont le sens de l'Eglise, qu'elles participent activement avec tous les groupements catholiques voisins aux Journées Universitaires de Pâques, et que l'assistance aux Semaines Sociales leur est particulièrement recommandée comme un devoir de leur temps.

Leur troisième lien intellectuel est la bibliothèque circulante. Elle s'accroît de tous les livres recommandés au

bulletin; ceux-ci sont retenus en petit nombre, car mieux vaut bien lire, estime-t-on, que beaucoup lire, mais ils sont recommandés à fond, et à chacune selon ses besoins. Le choix en est compris de manière à ouvrir l'intelligence sur toutes les voies et à lui faciliter le raccord avec l'extérieur : on veut qu'une Davidée puisse parler à toutes ses compagnes avec un langage percé d'issues.

A tous ces instruments il faut ajouter le plus insaisissable, mais le plus remarquable sans doute : la communication. Sur cette amitié intellectuelle, à travers le pays, elle tisse un réseau spontanément et intelligemment innervé, où le travail est mis en commun. Le tact des échanges, le discernement des esprits et la divination des cœurs.

En toute cette organisation subtile ce qui frappe le plus, c'est l'absence d'organisme. Ni dossiers, ni présidence, ni tout cet échafaudage de comités dont s'encombrent trop souvent les œuvres; non pas, comme l'a insinué des adversaires, que ces cœurs simples sont animés par je ne sais quel esprit de catacombes et de souci d'action sournoise, mais par l'effet de la simplicité chrétienne et aussi du sentiment que trop souvent la mise en œuvre masque l'œuvre, suscite les compétitions, détourne du souci primordial des individus, éveille une trop facile politique de réunions et d'ordres du jour, d'esprit de recrutement à tout prix, une sensibilité de stratagèmes. Les cadres n'en sont pas moins solides, mais ils se forment sans cesse, et dans cette fraternité où le commandement est un service, la confiance est si spontanée, l'affection si surnaturelle, que la discipline s'y moine de la discipline, toute transfigurée qu'elle est par une manière commune de regarder les choses.

IV

Cet accord a une clé qui dans l'harmonie chrétienne lui donne son ton propre. C'est la spiritualité qui circule

dans l'œuvre et marque du même caractère son histoire, ses entreprises, chacune de ses inventions. Nous irons la chercher surtout dans cet *Idéal de Vie*, où en quelques pages est prévue toute une échelle de besoins, et dans les *Hommes particuliers* qui en donnent à chaque numéro une résonance nouvelle. Idéal, examens, les deux termes sont complémentaires, ils dénoncent un effort luttant contre des défaillances. Nous n'apportons donc pas ici un reflet de l'œuvre, qui serait trop flatteur à ses yeux, mais l'image qu'elle se propose d'approcher.

C'est ici qu'il faut reprendre notre deuxième symbole : l'amitié. L'amitié, c'est le lien d'intimité substitué au rapport de loyauté, la communion au rassemblement. Sans vouloir jeter le discrédit sur aucune formule, nous pouvons bien dire que l'originalité du groupement des Davidées c'est de n'être pas une association confessionnelle mais une amitié spirituelle. Si l'on veut encore, sa politique n'est pas une politique de l'apparence, mais une politique de la sainteté : je veux dire ce sens de la primauté de l'acte sur le geste, et cette vocation du *juste au bout*, dans l'audace comme dans la sagesse.

Le dépouillement que chacune poursuit dans sa vie intérieure est la loi de l'œuvre comme telle. On connaît le danger qui menace tout groupement d'hommes : le groupe engendre une caste qui distille je ne sais quel orgueil collectif avec ses sous-produits, l'ambition de groupe, la susceptibilité de groupe, le conformisme de groupe; l'intérêt du groupe de moyen devient fin, les énergies s'épuisent à lui maintenir un visage composé, une allure brillante, un public nombreux; chacun s'approprie sa mission comme une cause personnelle, et tire plus de vanité du titre qu'elle lui confère que des devoirs qu'elle lui impose. L'œuvre des Davidées fait tout pour éviter cette mort. A chacune on demande d'être fière de son nom en tant qu'il unit, de l'oublier en tant qu'il divise. Selon l'exigence divine, de n'avoir rien en propre, pas même son œuvre, de se détacher d'elle, et, même pour la promouvoir, de la porter comme un témoignage anonyme.

Cet effacement collectif du sens propre est commandé par la conviction que tout ce qu'on peine hors du plan divin est peine perdue. Malgré leur ferveur, ces jeunes filles savent qu'il ne faut pas entreprendre sur la Providence, car on le fait par impatience ou par ambition. Un faisceau d'habitudes communes dirige leur progrès : ne pas engager une œuvre, une démarche avant de s'être offert par l'humiliation aux inspirations et d'être sûr qu'elle est une volonté de Dieu en nous; veiller sur son intention et toujours la ramener à Dieu sans contention; apprendre le sens de la durée, qu'un an, deux ans ne sont rien dans une vie, et que Dieu n'est pas avec ceux qui se pressent; ne pas croire que l'on décrète l'histoire par des mesures extérieures, mais se mettre aux écoutes des besoins qui nous entourent et ne leur donner une forme que quand ils l'appellent et peuvent la soutenir; redouter les œuvres trop rapides, les succès trop visibles; examiner, pour éprouver son intention, si l'on demande conseil, mieux, si l'on attire le conseil, et si l'on ne craint pas de montrer aux autres que l'on tient compte de leurs conseils. Ainsi peu à peu on arrive, par un exercice de discernement, à penser comme Dieu pense, à vouloir comme Dieu veut. Ce n'est pas une science démontrable, mais un art supérieur, comme le goût, une habileté surnaturelle à lire, dans la lumière présente de Dieu, ses desseins imminents. A ce moment il n'y a plus de raideur. On peut accomplir des choses de rien; on n'est plus dans l'illusion, c'est une langue nouvelle dont on a le parler : la parole la plus spontanée prend la saveur de Dieu.

L'œuvre disparaissant dans sa mission, tout y est subordonné aux personnes. Elle n'est plus qu'une famille d'âmes dont chacune doit recevoir son plein épanouissement. Le souci des dirigeantes est de les connaître une par une, avec leur don particulier. On veille à ce que ces aspirations variées se développent en liberté selon leurs attrait. Il ne s'agit pas, cela va de soi,

d'encourager ce qui sépare : on prend un grand soin à prévenir les dévotions ou les spiritualités particulières contre les maladresses, les incompréhensions et les injustices dont elles peuvent se rendre coupables. Par ailleurs on cherche à discerner par derrière les goûts, les aptitudes, et à ne pas se laisser duper aux désirs. Mais chacune apporte une matière qu'elle ne quittera jamais, même si elle la transfigure : des dons, une éducation, un milieu, un tempérament. Il faut en prendre conscience et l'utiliser. Nous parlions, à propos du métier, d'une mystique de la vocation. Il faut maintenant l'entendre dans son sens le plus large. Les méthodes de l'œuvre sont marquées par une véritable vocation de l'individuel.

Pour y révéler les âmes à elles-mêmes, on ne les replie pas toutefois sur la recherche de soi; on connaît la méthode efficace qui est de les amener à s'oublier en d'autres. La meilleure manière de faire du bien, c'est de le faire faire. Être détaché. Se rendre inutile; même et surtout lorsqu'on sert. Les premières Davidées ont trouvé, suscité, formé de jeunes aides qui à leur tour, portant la tradition vivante, animent des centres d'apostolat. L'autorité s'accroît, pense-t-on parmi elles, à mesure de l'initiative qu'on donne aux subordonnés, et de cette confiance qu'on éveille en eux lorsqu'on sait leur demander exactement ce qu'ils peuvent donner à leur tour. Dans la générosité ils se conquièrent. Sinon des cœurs jeunes surtout, qui se sentent entourés, aimés, s'habituent vite à un certain égoïsme inconscient. Trop gâtés, ils pourraient décevoir beaucoup, s'ils ne comprenaient que jouir de l'amitié c'est surtout la donner.

C'est à l'école des individus que l'on apprend, en même temps que les miracles de la grâce, la mesure humaine qui les contient ordinairement. Plus que l'art qu'elles mathématiques l'école des hommes inculque le sentiment du convenable. Dans les voies spirituelles, à chaque Davidée, on demande de savoir respecter le temps, les étapes, les limites. La folie de la croix est faite

pour quelques-uns, mais il faut vendre ses biens et quitter sa maison. Ces jeunes filles, elles, sont engagées dans une aventure terrestre : l'école. Le caractère d'institutrice est leur premier caractère après celui de chrétiennes (1). Tout doit s'y ordonner.

Et d'abord leur travail, pénible, exige une bonne santé. On leur fait sur ce point des recommandations expresses. La mortification corporelle demande une vie sans fatigues et peut entraver le bon exercice du métier. On leur déconseille, car ce serait tenter Dieu que de l'ajouter à la peine professionnelle (2). Une Davidée se mortifie « surtout par l'accomplissement parfait de ses devoirs, et la surveillance de ses pensées, de ses intentions (3) ». Dans l'enthousiasme qui suit une méditation ou une retraite les cœurs s'attachent facilement à de grands mots : souffrance, sacrifice. C'est alors surtout qu'on leur enseigne la défiance de soi, et de ne pas grossir de leur enthousiasme le plus petit acte de détachement. Il faut souffrir, leur dit-on, mais il faut aussi ne pas se résigner à la souffrance, qu'on peut diminuer, et surtout ne pas la savourer : « Qu'est-ce qui coûte le plus, sinon de se mettre à la porte de soi-même ? (4) » Il est plus difficile de combattre la susceptibilité, l'impatience, de maîtriser les mouvements de sa sensibilité, d'aimer les jours quotidiens, d'être parfaitement sincère, de se façonner une intelligence, que de céder à un mouvement de générosité. La mortification, sans nuire au corps, ne manque pas d'exercice.

Cette ascétique plantée dans le réel travaille avant tout au développement des vertus communes et professionnelles. La piété du groupe est guidée par la même sagesse mesurée. Rien n'est imposé, même aux meilleures. Chacune règle sa vie comme elle l'entend pour échapper au caprice, en choisissant, parmi les moyens indiqués

par la tradition, les voies et les étapes. En tout il leur est recommandé d'atteindre à la simplicité qui ne se fait remarquer pas plus par la contention que par la dissipation : « Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est présent dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (1). » Par leur foi, commentent leurs directions, soit « affirmée et vécue sans ostentation ni provocation comme sans respect humain », qu'elle se mesure « aux circonstances et aux conditions créées par le milieu » (2); ce n'est pas seulement une question de prudence, au plus beau sens du mot, c'est-à-dire de sagesse, mais l'affirmation spontanée d'un esprit où s'accordent la discrétion, le sens du difficile, l'aisance spirituelle et la simplicité du cœur.

« Ne rien exagérer », lit-on souvent dans les *Examens*. Apprendre une certaine délicatesse du jugement dans la recherche de la sincérité, dans la poursuite de toute l'aisée éloquence intérieure, dans la volonté, si moderne et si chrétienne à la fois de n'être pas dupe avec soi-même. Puis appliquer cette mesure à autrui. Savoir que de gens veillent sur leurs paroles, qu'ils laissent dire l'impression du moment, qu'il ne faut donc jamais prendre les choses à la lettre, mais laisser tomber, oublier. Laisser les hommes sur ce qu'ils sont, par des nuances, sur ce qu'ils disent, et les aider à voir en eux au lieu de se fermer à eux. Il en résulte dans l'ensemble du groupe une grande charité intellectuelle : « Je crois qu'il y a peu de malice, me disait-on un jour. Plus je vis, plus j'ai confiance dans les hommes. Il faut toujours croire que les gens sont meilleurs que leurs actes, meilleurs que leurs paroles. Charité, oui, mais au fond la charité est toujours ce qu'il y a de plus près de la vérité. »

C'est donc un vaste humanisme qui les guide parmi les hommes, celui que peut seul inspirer et guider l'hu-

(1) *Idéal de vie*.

(2) *Buvez, mangez, dormez et faisons feu qui dure*, novembre 1929.
— *La mortification*, déc. 1929.

(3) *Idéal de vie*.

(4) *Art. cit.*, nov. 1929, p. 70.

(1) Mt., vi, 17-18.

(2) *Idéal de vie*.

manité du Christ. Leurs adversaires eux-mêmes, qui s'attendent à trouver des sectaires, sont tout surpris de ne rencontrer que des personnes ouvertes et joyeuses. Elles ne se font pas seulement un devoir d'aimer d'une affection fraternelle les amies qui partagent leur foi ou la vie de leur groupe. « Large d'esprit, une Davidée s'accoutume à compter avec des vues qui diffèrent des siennes et ne s'érige pas en juge (1). » Elle apprend en classe à aimer d'un amour de prédilection l'élève rebelle ou mal doué. Comme le Christ, elle aspire à l'intelligence et à l'amour de tout « l'étranger » (2). Elle mortifie son esprit en s'habituant à goûter, à préférer même des vues différentes des siennes dans les domaines qui restent libres (3). Relevons au hasard ces belles lignes de l'une d'elles, au seuil de l'âge où la solitude se creuse dans une vie : « Mon Dieu, préservez-moi d'apprendre à me scandaliser, préservez-moi de me figer sous prétexte de fidélité, préservez-moi surtout de passer à côté des jeunes sans les comprendre, parce que différentes un peu de moi et de ma génération; que je sache voir, plus haut que les accidents, de temps, de mode, de procédé, leur cœur qui bat pour un idéal tout semblable au mien et que votre nom résume (4). »

Difficile équilibre, que de ne pas prendre prétexte de l'effort de sanctification intérieure pour se séparer de ceux qui ne suivent pas. De loin, mais dans leur ligne les Davidées essayent de s'intéresser à toute chose et à toute âme. Elles gardent le contact avec leurs Écoles. Elles savent parler avec autant de naturel à leurs collègues incroyantes qu'à leurs amies; elles se font des amitiés dans leurs rangs, car elles y rencontrent parfois combien de noblesse, et n'oublient pas que des incroyantes ont donné au groupe ses plus belles unités; mais soucieuses des âmes plus que de l'œuvre, elles les aiment

pour elles-mêmes, comme doit les aimer Dieu, et non comme des recrues possibles. Elles ont d'ailleurs appris, entre elles, à causer de tout sujet et à trouver intérêt, dans la mesure de leur temps, à toute occupation de loisir. « Rien n'est froid comme le dédain, et propre comme lui à détourner les âmes (1). » Aussi ne se trouvent-elles point désemparées dans le commerce du monde, et le charme en elles de la présence de Dieu ajoute un appoint à cet apostolat aux frontières qu'est leur activité profane.

Le problème de l'étranger se pose de manière singulièrement cruelle pour quelques-unes d'entre elles, qui sont venues seules à la foi, et vivent spirituellement isolées dans une famille indifférente ou hostile. Le bulletin a soulevé leur cas avec infiniment de délicatesse (2). Une mère aime sa fille, elle sent qu'elle a perdu la première place et la direction, « que les silences n'unissent plus leurs âmes »; elle en souffre : que faire? Ne pas renoncer à Dieu, répond le bulletin, car peu à peu les parents comprendront que l'amour de Dieu amplifie l'amour filial. Ne pas donner l'impression que sa vie est fermée, mais en raconter tout ce que l'on en peut dire, pour nourrir les sollicitudes. Porter intérêt à tout ce qui touche ceux qu'elle veut apaiser, ne pas se mettre hors cadre de la vie familiale, mais s'oublier, concéder, être joyeuse et affectueuse. « Dieu premier servi, toujours, malgré tout, malgré tous, mais le moi et les joies purement personnelles sacrifiées gaiement à une joie des parents. » Être ferme mais douce quand la discussion se présente, mais l'éviter systématiquement, en s'assurant que les paroles séparent quand les langues sont différentes et que l'exemple muet est une prédication autrement efficace.

*
**

Il resterait à ajouter quelques dernières couleurs au tableau en marquant, sur les contours de cette spiritua-

(1) *Idéal de vie.*

(2) *L'étranger*, mai 1930.

(3) *La mortification*, déc. 1929.

(4) *Vieilles filles, mes sœurs*, id.

(5) *Ma famille et moi*, nov. 1929.

(6) *Dieu premier servi. — Ma famille et moi*, nov. 1929.

lité, les reflets qui la rendent sensible au dehors. Il faudrait nourrir cette évocation de la richesse multiple des expériences individuelles qui lui donneraient la résonance du réel. Des ombres apparaîtraient, sans doute, car c'est le propre d'un idéal de n'être jamais touché tout à fait : *Noli me tangere*; mais avec elles nous approcherions des cœurs humains. Nous verrions des campagnes où l'esprit est plus calme, le recueillement plus facile, la présence de Dieu plus sensible. Nous verrions des classes qui nous feraient penser à des contes alsaciens, des sorties d'école, des promenades dans les champs. Mais comme ces reflets qui dans une pièce obscure semblent porter un amour dont l'ombre est insoucieuse, nous verrions aussi ce que le village ne raconte pas à l'étranger, ce qu'il ne s'avoue pas toujours à lui-même, ce que parfois il ignore : une âme simple qui a rassemblé sur elle un peu de lumière, et qui l'offre à la nuit. En se levant, elle a chassé les découragements du soir, « elle s'est établie dans la joie » (1). Elle entretient sa joie au long de la journée comme on poursuit une chanson; la joie est devenue pour elle un climat, un rythme de vie, et transparait même de la tristesse et de l'irritation. Elle l'a purifiée jusqu'à ce dernier souci de la défendre contre l'injustice : aux attaques elle répond par la charité, la prière, le sourire (2). On lui a enseigné d'ailleurs à ne pas aimer se défendre, car la polémique ne change rien aux choses, et puis dans ces ripostes toujours la charité s'use, on « exagère ». Aussi pensons-nous être ici non pas leur avocat, mais le secrétaire fidèle de leurs gestes et de leurs intentions.

Cette courte étude espère définir de quelle nature est « l'étendue des ravages » redoutés par M. Marceau Pivert, et combien il voyait justement quand il écrivait : « Je

veux souligner que c'est le « *potentiel* » d'influence plus encore que la valeur absolue de ces effectifs qu'il convient d'examiner. » Pour qui l'a fréquentée quelque peu, l'impression dominante qu'il rapporte de cette terre est en effet d'un maximum de *rendement* avec un minimum de moyens. En apparence le précepte américain : *the just man in the just place*, et pourtant toute différente tactique, puisque ce qui guide ce rendement, ce n'est pas un chiffre d'intérêt pour l'effort placé, mais l'amour de la matière même du temps et des âmes.

Dans les récits de conversion publiés par les premières Davidées, il est remarquable que la foi complète a été retrouvée par les méthodes qui l'avaient fait dégénérer. On vantait devant elles la loyauté, la sincérité envers soi-même, l'esprit critique, les vertus laïques, l'amour de la vérité préférée à toutes les consolations, et ces pauvres âmes qui n'avaient qu'une foi d'enfant la sentirent vaciller, pâlir, s'éteindre. Mais revenues dans leur poste, elles se résolurent à faire cette enquête raisonnable qu'à l'École Normale on leur avait proposée comme un devoir humain essentiel. Elles recherchèrent la vérité avec sincérité, avec critique, et retrouvèrent la foi obscurcie, mais une foi dès lors sûre, armée, solide, un « *hommage raisonnable* », capable de conquérir les esprits et les consciences d'aujourd'hui.

N'est-on pas là comme en raccourci l'image rapide et prophétique, l'histoire future de notre monde moderne lui-même ? Dieu fait servir à ses fins les instruments que les hommes machinaient contre lui. De la laïcité sortira peut-être une élite de chrétiens plus éclairés, plus conscients de la vérité parce qu'ils l'auront trouvée non dans la coutume, ni dans l'élan du cœur, ni dans les bénéfices qu'elle donne à la société, mais dans l'étude de ses titres.

FRANÇOIS CHAUVIÈRES.

(1) *Idéal de vie*. Voir aussi un récent et très bel article sur la *Joie* nov. 1930.

(2) *Eclaircissements*, oct. 1930, p. 603.